[P]

Suppl/P

BASEILHAC

1778

OBSERVATIONS NOUVELLES SUR LES PROPRIÉTÉS DE L'ALKALI FLUOR AMMONIACAL;

D'après quelques Expériences faites par M. B***, du Collège royal & Académie de Chirurgie de Paris ;

Servant d'addition à celles qu'on a déja publiées sur le même objet, dont on donne ici le résumé.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXVIII.



OBSERVATIONS NOUVELLES SUR LES PROPRIÉTÉS DE L'ALKALI FLUOR AMMONIACAL.

Tout concourt à démontrer qu'il exiſte dans l'économie animale, ou conſtitution phyſique de l'homme, deux principes diſtincts, dont le concours produit ce qu'on appelle l'exiſtence. Leur ceſſation réciproque produit la mort.

L'un ſe nomme *principe de vie*, ou *vital*; & l'autre, *principe ſenſitif*.

Le principe vital, ou animation, s'imprime

dès les entrailles de la mère; mais le principe ſenſitif, inhérent à nos organes, reçoit ſon impulſion des agens extérieurs répandus dans la nature; &, par ſa réaction ſur lui-même, il met en jeu les reſſorts du mécaniſme de notre corps, d'où réſulte le mouvement facultatif.

On ne ſauroit avancer que ces deux principes moteurs ſoient indépendans l'un de l'autre, car où il n'y auroit point de vie, le ſentiment ne pourroit exiſter, ni être imprimé par art; mais une infinité de faits prouvent évidemment que ſouvent le corps demeure intérieurement animé, lors même qu'il ſemble abſolument privé de la vie par la ceſſation totale du ſentiment & du mouvement.

Les fonctions apparentes de la chaleur naturelle peuvent avoir ceſſé dans l'individu, ſans qu'il ait ceſſé d'exiſter; mais il ne pourroit reſter durablement dans cet état déſordonné ſans s'éteindre. Il ſeroit difficile ſans doute de déterminer la durée de ſon exiſtence, lorſqu'elle paroît annihilée, parce que pluſieurs faits démontrent que des perſonnes ſont revenues à la vie après pluſieurs jours de mort apparente, même après avoir été inhumées.

Si le principe vital ne peut être ſuppléé par l'art, au moins eſt-il vrai que celui-ci peut

le rétablir au moment qu'il eſt près d'expirer, & qu'il ſe refuſe à redonner l'énergie néceſſaire au ſentiment du reſte de la machine, afin de la reſtituer dans ſes fonctions.

Notre eſprit a peine à ſe familiariſer avec les phénomènes extraordinaires, & pourtant journaliers, qui tantôt nous préſentent l'homme ſuccombant ſous les effets de cauſes les moins capables en apparence de l'anéantir, & tantôt réſiſtant à d'autres ſi violens, qu'on ne pourroit ſe figurer qu'il ſoit mortel, ſi ſa ſtructure ne démontroit ſa fragilité; abſtraction faite du laps de temps qui enfouit tout ce qu'il y a de deſtructible dans la nature.

Notre corps peut exiſter en ſanté, malgré la privation du ſentiment & du mouvement de quelques-unes de ſes parties, même de pluſieurs à-la-fois; & elles ſont animées lors même qu'elles ſemblent privées de la vie, par la ceſſation totale du ſentiment & du mouvement. Les paralytiques, ceux qui ont un ou pluſieurs membres atrophiés, ainſi que ceux qui en ont de retranchés, font foi que la régularité des fonctions & du mouvement dans toute l'étendue de l'individu, n'eſt pas d'une abſolue néceſſité pour ſon exiſtence, qu'il peut même durer long-temps dans l'atonie & la

mutilation de quelques-unes de ses parties. Les apopleċtiques, les asphyxiques, les léthargiques, les noyés, les moufetés, démontrent qu'on ne doit point juger de la cessation de la vie d'un homme, par l'inertie accidentelle de toutes ses parties extérieures.

S'il est donc vrai qu'il est au dessus du pouvoir de l'homme de suppléer au principe vital lorsqu'il est éteint, au moins lui est-il permis de lui rendre toute son activité, lorsqu'il n'a pas la faculté de se la procurer par le rétablissement du principe sensitif, quand il est anéanti par des causes étrangères. L'expérience prouve qu'il est possible de rappeler ce dernier à ses fonctions, toutes les fois que le premier n'a pas cessé d'exister, & par-là même éviter qu'il ne s'éteigne, lorsqu'on a lieu de l'espérer le moins. L'art peut donc opérer une espèce de résurrection, qui, dans des temps moins éclairés, passeroit pour miraculeuse. C'est l'objet que nous nous proposons de traiter par des exemples dans le cours de ces observations, comme plusieurs autres l'ont déja fait dans différens ouvrages publiés d'après des expériences particulières.

Souvent ceux dont le corps semble subitement privé de la vie par la cessation de tout

ſentiment, mouvement, & fonctions quelconques, qui ſont enfin réputés morts, même depuis pluſieurs jours, ſont diſpoſés à reprendre leur énergie, ſi l'art ſalutaire & bien dirigé vient à leur ſecours. Le défaut des fonctions n'a rien qui doive étonner : n'étant que le réſultat du mouvement machinal, il eſt naturel qu'elles reſtent ſuſpendues pendant l'état d'apathie de l'individu. Il peut reſter ainſi fort long-temps ſans ſe corrompre, dans l'état d'inaction où l'a laiſſé l'accident qui l'a privé du mouvement, diſpoſé à le reprendre au moment que quelque impulſion favorable viendra le tirer de ſa léthargie, & le rappeler à la vie.

Ainſi, nous ne devons préſumer qu'un homme eſt mort irrévocablement, que dans le cas où ſes organes ſont radicalement affectés, détériorés, ou détruits; ou bien qu'étant fortement léſés, il n'eſt plus poſſible de les réparer, ni d'éviter la perte totale des ſubſtances nutritives qu'ils contiennent, ou enfin de les débarraſſer de celles qui y ſont trop volumineuſes & hétérogènes. Dans tous les autres cas, on doit tenter juſqu'à l'impoſſible; & jamais la ceſſation des fonctions animales ne doit mettre obſtacle aux ſecours que l'homme réputé mort peut recevoir d'un génie bienfaiſant

& éclairé, incapable de se rebuter, lors même qu'il désespère que ses soins puissent devenir fructueux.

Il est bien étrange, & en même temps bien malheureux pour l'espèce humaine, que, depuis des siècles, parmi ceux qui se sont adonnés à l'étude importante & honorable de tout ce qui peut contribuer à la conservation de leurs semblables, qui se sont fait une réputation distinguée dans l'art de guérir, & ont même écrit des volumes immenses de règles pratiques & théoriques pour la cure des maladies; il est, dis-je, bien étrange qu'aucun n'ait conçu ni recherché un moyen simple, mais efficace, pour rendre la vie à des milliers d'individus, qui n'attendoient, pour ressusciter, que quelques gouttes d'un fluide spiritueux, artistement séparé des substances les plus viles, je veux dire, l'*esprit volatil-ammoniacal.*

Sans vouloir ici ternir la gloire de nos anciens maîtres, ni les priver des éloges dus à leur zèle & aux utiles instructions qu'ils nous ont données, convenons que l'art iatrique réduit en systême, & assujetti aux règles scolastiques qu'il n'est pas permis d'enfreindre sans s'exposer au blâme, quoique souvent les lumières de l'expérience démontrent le dan-

ger qu'il y a de ne pas s'en écarter dans de certaines circonſtances ; convenons, dis-je, que cet art a ſouvent apporté plus de préjudice à la ſociété, que de reſſources ſalutaires à ſa conſervation. A voir même les écarts dans leſquels on eſt tombé, & contre leſquels Primeroſe & Joubert ſe ſont élevés en vrais citoyens, il ſembleroit qu'on a plutôt cherché à s'éloigner, qu'à ſe rapprocher du but de la guériſon qu'il s'agiſſoit d'atteindre. On s'eſt formé des idées giganteſques ſur les plus petites maladies, & on a fait un échafaudage de traitemens ſi étendu, qu'il échappe à la ſphère de l'entendement humain, & ne lui préſente qu'un chaos informe de raiſonnemens ambigus, qu'un labyrinthe d'erreurs, de fauſſes ſpéculations, & de procédés ſouvent contraires à la nature & aux maladies qui l'affectent. Les premiers préceptes fondamentaux preſcrits, & qui ſervent comme de cheval de bataille pour toute eſpèce de maladie, ſont préciſément ſouvent les plus pernicieux ; je veux dire, les ſaignées, preſque toujours abuſivement répétées, & l'uſage des boiſſons de faltranc (*a*), auſſi ignoramment mixtionnées qu'adminiſtrées.

(*a*) Mélange de pluſieurs Plantes, connu ſous le nom de *vulnéraires Suiſſes*.

Quelles triſtes reſſources pour les jeunes gens de l'art, que ces volumes énormes de documens obſcurs, & quelquefois contradictoires ! Quelles ſombres lumières pour éclairer leur marche dans la recherche de la connoiſſance du dédale du corps humain, lorſqu'ils entreprennent d'y porter le premier pas ! Armés des foudres redoutables des grands maîtres de l'art, ils attaquent, indiſtinctement d'âge & de ſexe, l'ennemi aux priſes avec la nature, ſans conſulter ſa qualité, ni l'état des forces des combattans. Ils entrent dans la mêlée avec leurs prétendues armes ſalutaires, & commencent par verſer, ſans ménagement, le ſang de celui qu'ils veulent ſauver, perſuadés, d'après leurs inſtructions, qu'il eſt l'auteur primordial de la rebellion qui donne lieu à la guerre. On ſoutient le combat par de nombreuſes cohortes de breuvages faltrantiques, de drogues auſſi rebutantes que pernicieuſes. Leur peſanteur, leurs qualités nuiſibles, ordinairement mal connues & mal indiquées, achèvent d'épuiſer la nature, dont les efforts ſeuls auroient triomphé du mal, ſi on l'avoit mieux conſultée avant d'agir, & qu'au lieu de l'aſſommer, on ſe fût occupé du ſoin de la fortifier.

Renonçons donc pour jamais au formulaire

dangereux d'une routine aveugle, dicté ſous l'empire de l'ignorance & du préjugé; & convaincus de ſon inſuffiſance, fixons toute notre attention ſur les précieuſes découvertes & les connoiſſances utiles que nous ont acquiſes, depuis un demi-ſiècle, la Phyſique, l'Anatomie, l'Electricité, la Chymie, &c., & ſur la ſalutaire application qu'en ont faite quelques hommes de génie, vraiment patriotes, en laiſſant à l'écart tout le faltranc que la cupidité & l'empiriſme ont enfanté pour le malheur & la deſtruction du genre humain.

Non, l'art de guérir ne peut être aſſujetti aux lois didactiques de l'école, ni à un protocole uniforme pour tous les genres de maladies. Tout homme qui ſe livre à cet art, doit, avant d'opérer, avoir appris à méditer ſur la conſtitution humaine, & ſur les cauſes vicieuſes qui en peuvent déranger l'harmonie, afin d'y proportionner la doſe & la qualité des remèdes néceſſaires pour y rétablir l'équilibre. Ce n'eſt point en ſe formant une idée monſtrueuſe de l'ennemi qu'il a à repouſſer, ni en employant des moyens plus monſtrueux encore, qu'il en viendra à bout. Dans les cas même les plus graves, les plus ſimples seront toujours les plus efficaces, s'il a l'intelligence

ſuffiſante pour les bien choiſir & modifier, pour les adminiſtrer dans toute leur activité. La plus grande partie des maladies, peu dangereuſes dans leur principe, ne deviennent ſouvent mortelles, que faute d'avoir été vues & traitées pour ce qu'elles ſont. La grande magie conſiſte à ſavoir ſuivre ces Protées dans toutes leurs métamorphoſes ou variations ſucceſſives, à laiſſer agir la nature quand elle agit, à l'aider quand elle ne peut pas, & à la contenir quand elle agit trop. Le corps eſt-il engorgé de plénitude ? débarraſſons-le du ſuperflu par la diète & les délayans. Eſt-il affoibli par l'âge, la fatigue, ou la perte des ſubſtances ? fortifions-le. Y a-t-il efferveſcence dans les humeurs ? verſons l'eau en abondance & les calmans ſur le feu qui s'embraſe : enfin, neutraliſons les acides par les alkalins, & les alkalins par les acides, &c. &c.; mais n'altérons jamais abuſivement les reſſorts & les principes du mouvement néceſſaire aux organes, pour délivrer l'individu de la cauſe vicieuſe qui l'opprime.

Les ſuccès de ceux qui, ſubſtituant aujourd'hui le réſultat des expériences & de la réflexion, aux pratiques aveugles de l'ancienne routine, atteignent au but deſiré de la guériſon

des maladies, par des voies plus promptes & plus sûres, doivent nous convaincre que la manière la plus universellement adoptée, sur la foi du préjugé, ne doit ni ne peut servir de règle; & que les moyens généraux prescrits, si l'on en retranche ou modère l'emploi avec sagacité, ne présenteront jamais des ressources efficaces pour la conservation des hommes. Quels prodiges ne voyons-nous pas résulter des routes nouvelles que nous ont tracées quelques modernes? Quels nuages ne se dissipent pas devant le systême de l'inoculation, en nous découvrant le chaos d'erreurs où le traitement consacré de la petite vérole nous tenoit, depuis que cette maladie exerce ses ravages dans notre continent?

La précieuse découverte du régime, de faire promener & changer l'air des appartemens de ceux qui l'ont, naturellement ou par art, rend indifférent qu'on la donne ou non aux jeunes gens, pourvu que les personnes de l'art veuillent se dépouiller des préjugés antiques. Une seule considération doit déterminer les mères curieuses de conserver à leurs filles les graces de la figure, qui font un des principaux apanages du sexe, à les faire inoculer préférablement aux garçons. Mais je

préviens qu'une ſeule inoculation ne met pas toujours à l'abri d'une ſeconde petite vérole; perſonne d'inſtruit n'ignore qu'on peut l'avoir naturellement juſqu'à deux fois, indépendamment de la rougeole.

A tant de progrès faits dans l'art de guérir, ajoutons ceux qu'on fait journellement pour rappeler à la vie les noyés, les aſphyxiques, les apoplectiques, ceux qui ſont mordus par des ſerpens ou reptiles venimeux, bleſſés par des armes empoiſonnées avec des ſucs d'arbres ou de plantes, ou enfin par des préparations qui rendent mortelles les bleſſures de ces armes. Le même agent, l'*alkali-volatil-fluor*, qui opère ces guériſons diverſes, peut-être nous fournira-t-il auſſi un ſpécifique précieux contre la rage. En attendant, je vais expoſer les effets ſalutaires que j'en ai tirés, & vu opérer, depuis la découverte qu'en fit en 1747, le 25 juillet, M. Bernard de Juſſieu, un des plus grands Naturaliſtes que l'Europe ait produits, pour guérir ceux qui ſont mordus de la vipère, le ſeul reptile, avec le ſcorpion, qui ſoit venimeux & digne d'attention en France, & dont les effets ſoient redoutables.

En 1752, une maladie épidémique putride cauſoit des rechutes aſſez fréquentes, après

quelque temps de convalefcence, à ceux qui en avoient été attaqués & guéris. Cette rechute commençoit par des friffons très-forts & longs, qui étoient fuivis d'une fièvre continue avec redoublemens. Le quinquina en fufpendoit quelquefois les accès, mais plus fréquemment ils revenoient. Ayant conçu que ces rechutes avoient pour principe un acide volatil fermentatif, je n'héfitai pas, au commencement du friffon, de donner 5, 7, & jufqu'à 10 gouttes d'*alkali-fluor*, dans quelques cuillerées d'eau. Je ne tardai pas à m'appercevoir que le friffon diminuoit, & ceffoit fur le champ, ou peu d'inftans après avoir pris de l'alkali. Alors l'accès étoit peu confidérable, & fe terminoit par une fueur très-abondante, qui finiffoit la guérifon : rarement en falloit-il deux ou trois dofes pour l'obtenir. D'après ces premières épreuves, il a été donné avec grand fuccès dans une infinité de fièvres d'accès, ainfi que dans les fièvres intermittentes, au moment que le friffon doit commencer. Ce remède l'abrège, & fouvent quelques prifes emportent la fièvre, fans autres moyens.

Je lui ai vu opérer des effets merveilleux dans beaucoup d'indifpofitions, dont les caufes font infenfibles & équivoques, lorfqu'elles

caufent du mal-aife, des courbatures, des friffons irréguliers, des maux de tête opiniâtres & violens. Il a les mêmes propriétés pour les animaux malades, qu'un gonflement fubit fuffoque, & fait périr promptement.

En 1762, une femme attaquée depuis fix mois d'une goutte fciatique, étoit continuellement alitée. On ne pouvoit la remuer dans fon lit, la lever ni retourner, qu'avec des douleurs très-vives. Ne repofant prefque jamais, & toujours fouffrante, elle avoit épuifé inutilement les reffources de plufieurs perfonnes de l'art, même celles de l'exécuteur de la haute juftice, & d'une infinité de bonnes femmes. Quelques dofes d'*alkali-fluor* pris deux fois le jour, diffipèrent la caufe de cette cruelle & longue maladie. Il lui refta feulement un peu de claudication de la jambe gauche, dont l'aponévrofe du *fascia-lata* l'avoit horriblement tiraillée & fait fouffrir pendant le long cours de fa maladie.

Le 23 feptembre 1756, un pierreux de diftinction fut taillé. Le tiffu cellulaire du périnée, qui étoit fort lâche, ainfi que le corps graiffeux qui l'environne, s'infiltrèrent pendant la nuit qui fuivit l'opération. La flaccidité de ces parties facilita l'infiltration fort avant

dans le baſſin. La réſolution & le dégorgement n'ayant pu s'en faire par l'ouverture de la taille, le périnée ſe tendit, la plaie devint sèche, ſes bords & ſon trajet livides; le pouls plein, les yeux fixes, la parole perdue, la tête priſe d'une affection comateuſe, tout ſon corps reſta immobile. Il prenoit néanmoins ſon bouillon & quelques boiſſons ſans goût ni ſentiment, lâchant les urines ſans aucun ſigne d'impreſſion ſur la plaie de la taille.

Dans cette triſte poſition, les conſultans conférèrent des moyens à prendre ſur cet état funeſte. Un chirurgien démontra que l'état du malade procédoit de la réſorption de l'épanchement ſanguin vers le cerveau, ce dont tout le monde convint; qu'il falloit abſolument l'y combattre & l'en déloger, en le chaſſant vers la ſuperficie du corps & les voies excrétoires; que pour l'opérer promptement, & avec ſuccès, il falloit y procéder avec un remède énergique, tel que l'alkali-fluor, donné à fortes doſes par la bouche; en même temps qu'il en ſeroit injecté dans la plaie, dans un véhicule approprié, de quatre heures en quatre heures.

Ce traitement fut unanimement adopté, & ſur le champ mis à exécution. On envoya chercher de l'alkali-fluor ordinaire pour com-

poſer l'injection, & de l'aromatique huileux de Sylvius, pour le donner par la bouche avec de l'eau. Le véhicule pour l'injection, fut une forte décoction de *chamaras* (*a*), qu'on ſaturoit d'alkali-fluor, jusqu'à ce qu'elle fît aſſez d'impreſſion ſur le bout de la langue, ſans la bleſſer. Les deux ou trois premières injections ne causèrent aucune impreſſion ſenſible ſur le malade, mais les ſuivantes commencèrent à l'importuner, ce qu'il manifeſta par des mouvemens du corps, qui étoit reſté immobile juſqu'à cette époque. Elle devint ſi ſenſible, qu'il fallut diminuer l'alkali. Peu de temps après, le malade commença à balbutier quelques mots ſans ſuite; enfin, l'impreſſion inſupportable que l'injection faiſoit ſur la plaie, obligea de ſupprimer l'alkali. Celui qu'on donnoit intérieurement fut éloigné, & les doſes diminuées. La décoction de *chamaras*, animée d'un huitième d'eau-de-vie, fut continuée. A ce nouveau traitement on ajouta le kinkina à fortes doſes. Le cinquième jour au panſement du ſoir, nous vîmes le malade ſortir de ſon *coma*, & nous faire une hiſtoire très-ſuivie & très-plaiſante. Sa plaie étoit déja humecté e

(*a*) C'eſt le vrai *Scordium*.

&

& la ſuppuration ne tardant pas à s'établir enfin ſe termina. La plaie ſe conſolida. Il fut parfaitement guéri de ſa taille, & n'eſt mort que douze ans après ſon opération.

Il eſt certain que ſans la connoiſſance phyſique de la cauſe de l'état dangereux où le malade avoit été réduit, & de la propriété de l'alkali-fluor pour combattre les effets pernicieux du ſang épanché hors des vaiſſeaux, & pour rendre le ſentiment aux organes qui l'ont perdu, ce taillé ſeroit mort. L'obſervation ſuivante prouve encore plus évidemment ſa propriété pour réſoudre & combattre le ſang épanché hors de ſes voies, & redonner le ton aux organes qui le perdent fortuitement, ou par l'effet de quelque cauſe violente.

Un compagnon maçon, âgé d'environ quarante-trois ans, tomba ſur des moëlons, de plus haut que le quatrième étage, par l'ouverture deſtinée à la place de l'eſcalier de la maiſon où a logé le roi de Danemarck, au coin des rues Jacob & Saint-Benoît. La percuſſion qu'il éprouva au moment de la chute, lui ôta le ſentiment & le mouvement de tout le corps. Ses camarades étant venus à ſon ſecours, l'enlevèrent, & le portèrent, à tout évènement, à l'hôpital de la Charité, où il fut couché

dans la salle de la Vierge. On lui fit administrer l'Extrême-Onction sur le champ, & peu de temps après, ouvrir la veine au bras, d'où il ne put couler que très-peu de sang. On jugea qu'il devoit perdre incessamment le peu de chaleur qu'on lui remarquoit, d'autant plus qu'on ne pouvoit rien lui faire avaler.

Le lendemain, faisant le pansement, & ayant demandé à le voir, je lui trouvai les yeux ouverts, assez clairs, mais fixes & inanimés. Ayant approché tout contre une lumière, je ne remarquai aucun mouvement à leurs pupilles, non plus qu'aux paupières. La chandelle portée contre ses lèvres, que le blessé tenoit ouvertes, ainsi que la bouche, je n'observai aucune vacillation dans sa flamme, d'où je conclus qu'il ne faisoit aucune expiration ni aspiration d'air. Je lui soulevai la tête, qui retomba aussitôt. Ses bras & ses mains n'avoient aucune action, & retomboient de même dès qu'on les lâchoit, comme celles d'un corps qui vient d'expirer. Je tâtai son pouls, que je ne rencontrai nulle part d'abord; mais, après plusieurs secondes de pression graduée, je sentis qu'il pulsoit légèrement. Ayant pesé un peu plus sur l'artère, & bien observé que ce n'étoit pas celle de mes doigts, je fus convaincu

que les foibles pulſations que je ſentois, venoient du pouls du malade. Je fus étonné de la régularité & du peu de fréquence que je remarquai aux pouls, vu l'état affreux que préſentoit tout le reſte de la machine. D'après cette obſervation, je formai le projet de donner du ſecours à cet infortuné, quoiqu'il parût à tous les aſſiſtans qu'il ne pouvoit revenir à la vie par aucun moyen humain.

Je commençai par le nettoyer, & lui ôter tout le ſang déſſéché ſur la face, aux ſourcils, aux cils, dans le nez, les oreilles, la bouche & l'arrière-bouche. Cette beſogne dura une heure, & je ne parvins à humecter & enlever les caillots de ſang deſſéché qui en tapiſſoient les cavités, qu'à force d'injections avec du vin chaud.

En examinant enſuite les effets qui réſultoient de ſa chute, je remarquai qu'il avoit une plaie de quatre doigts de longueur au cuir chevelu, obliquement ſur la partie antérieure ſupérieure du pariétal droit, & que l'os n'étoit découvert que dans quelques points de ſa ſurface, ſans être intéreſſé ni déplacé, non plus que le reſte de ceux du crane. Les ſourcils & les paupières ſupérieures étoient fendues perpendiculairement à leur centre. Les plaies des ſourcils pénétroient juſqu'à l'os,

mais celles des paupières se bornoient aux tégumens. L'os de la pommette gauche étoit fracturé & enfoncé, ainsi que ceux du nez. Le milieu des deux lèvres divisé en forme de demi-bec de lièvre. Les quatre dents incisives renversées en dedans, & leurs alvéoles fracturées. Une fracture complète & compliquée à la partie moyenne inférieure de la jambe gauche; une infinité de contusions avec de grandes ecchymoses, sur toutes les parties du devant du corps. Le sang avoit coulé à grands flots par les oreilles, le nez & la bouche, au rapport de ceux qui le relevèrent de l'endroit où il étoit tombé, & pendant tout le trajet, jusqu'à ce qu'il fut couché à l'hôpital.

L'insensibilité, & la perte du mouvement de toutes les parties externes de son corps, me parurent mériter, entre toutes les autres indications, la plus sérieuse attention. Dans un cas aussi grave, il falloit essentiellement, avant tout, rendre le mouvement annihilé à la machine. A ce défaut, il ne restoit aucun espoir de sauver le malade. Je fixai toute mon attention à cet objet important, qui ne pouvoit plus souffrir aucun retardement sans le plus grand danger; & n'ayant personne alors pour consulter, je m'arrêtai sur le remède qui, par sa qualité

& propriété, pouvoit l'opérer. Il me parut que l'alkali volatil fluor ſeul devoit remplir complétement mes intentions. J'en envoyai ſur le champ chercher un flacon à l'apothicairerie, & je donnai la préférence à celui connu ſous la dénomination d'*eau de Luce*, comme étant le plus ſavonneux, & par conſéquent moins irritant. J'en verſai cinq ou ſix gouttes dans deux cuillerées d'eau, que je portai avec une cuiller au fond de la bouche du malade, pendant qu'avec l'autre main je lui agitois doucement les organes de la déglutition, afin d'en faire deſcendre le plus que je pourrois dans l'œſophage. Pendant cette opération, je n'apperçus, non plus que les aſſiſtans, aucun mouvement déglutatif, ni aucun veſtige de la liqueur répandue au dehors. Quelques minutes après, je répétai le remède; &, l'ayant porté au fond de la bouche, j'appercus avec joie un peu de mouvement au goſier, qui fut remarqué auſſi des ſpectateurs; &, à ſa faveur, la liqueur fut promptement déglutée.

Je preſcrivis à l'élève de garde, de donner de trois heures en trois heures, dans de l'eau ou du bouillon, depuis cinq juſqu'à huit gouttes d'alkali fluor, de l'exécuter d'abord dans quatre cuillerées, & d'augmenter le véhicule à

mesure qu'il verroit plus de facilité dans le malade à l'avaler. Je vis au pansement du soir, que cette faculté étoit la seule qu'il eût recouvrée; mais comme je l'estimois la plus importante, je commençai d'en bien augurer. Les doses de bouillon & d'eau furent augmentées pendant la nuit; & le malade, la bouche béante, avaloit ces boissons versées à son fond à la faveur d'un biberon.

Au pansement du lendemain matin, je trouvai le malade dans l'état d'apathie où je l'avois laissé la veille. Il y resta jusqu'à la nuit suivante, qu'il commença de remuer la tête & les yeux. Je remarquai le troisième jour, au pansement du matin, qu'il les avoit plus animés & plus hagards, & sembloit menacer ceux qui lui donnoient sa boisson alkaline. Il fut décidé, à la consultation, de continuer le traitement ordinaire. Son pouls, au pansement du soir, me parut fortifié; l'artère se dilatoit avec plus de souplesse, quoiqu'elle eût acquis plus de fréquence. J'apperçus un peu plus de facilité dans les mouvemens de la tête : ses bras & ses mains commençoient à agir un peu; mais l'ayant soulevé, son corps retomboit aussitôt sur son oreiller. Le même traitement fut continué. Au pansement du quatrième jour au ma-

tin, j'obſervai qu'il avoit acquis plus de faculté dans le mouvement des yeux, de la tête, des bras & des mains, & lui entendis balbutier quelques paroles mal articulées & inintelligibles. Je vis même, en examinant ſon corps, qu'il avoit uriné pour la première fois dans le lit.

Le même ſoir, ſa voix & les mouvemens de ſes membres étoient ſenſiblement augmentés. Il commençoit de happer avec ſes mains; mais ſon tronc reſtoit toujours immobile, & retomboit comme une maſſe, lorſqu'on l'élevoit de deſſus ſa couche. Le même traitement fut continué. Pendant la nuit, il acquit quelques facultés plus grandes, mais momentanées, car il défit ſes appareils. Nous le trouvâmes, au panſement du cinquième au matin, la jambe de la fracture croiſée ſur l'autre, où il avoit laiſſé un emplâtre de ſtyrax qui la contint en place, malgré qu'il eût défait & ôté tout le reſte de l'appareil : il avoit auſſi ôté celui de ſes lèvres. Au premier aſpect du dérangement de ſes appareils, & du peu de progrès que nous remarquâmes dans ſes facultés & mouvemens, nous ne pûmes nous perſuader qu'il en fût l'auteur, ſur-tout d'avoir défait l'appareil de ſa fracture; mais nous étant enquis des malades

ſes voiſins, & des gardes de la nuit, de ce qui avoit pu donner lieu au déſordre où il étoit, chacun d'eux proteſta que perſonne n'y avoit coopéré. Je refis ſes appareils, & fixai avec un lacs ſa jambe fracturée, au bas de ſon lit, afin de prévenir toute récidive de ſa part. Le mouvement de ſes mains fut borné avec des lacs fixés au côté du lit pour le même objet, & il fut preſcrit de l'obſerver, & de continuer le traitement ordinaire. Son état fut, le ſixième au matin, à peu près le même, excepté qu'il articuloit mieux, & s'exprimoit plus ſenſiblement & avec plus de volubilité; mais ce n'étoit que par intervalles, car il retomboit dans l'affaiſſement, après quelques balbutiages & accès de mouvement. Comme il n'avoit pas évacué depuis ſon entrée à l'hôpital, on lui donna un lavement d'eau avec quinze gouttes d'alkali fluor, dont l'effet apparent ſe réduiſit à peu de choſe.

Le ſentiment & le mouvement croiſſoient viſiblement, à meſure que l'alkali vivifioit les organes, & diſſolvoit tout ce qui arrêtoit leur mécaniſme & leurs fonctions. L'orgaſme de la machine augmentoit, mais il ne s'opéroit pas aſſez parfaitement pour diminuer la doſe du remède, & encore moins le ſuppri-

mer. Il fut continué ſur le même pied les jours ſuivans.

L'agitation, la parole & les mouvemens du corps devinrent plus ſenſibles; le malade s'emportoit & juroit contre ceux qui lui donnoient des ſecours. Le neuvième jour, il eut un tranſport violent. L'action de ſes mains étoit forte; il empoignoit avec vigueur ſes couvertures, & les renverſoit. Il ſe levoit ſeul ſur ſon ſéant, & articuloit bien diſtinctement un torrent d'injures contre ceux qui paroiſſoient à ſon lit. Il tentoit fréquemment de ſe lever pour en ſortir, mais il s'y trouvoit retenu par les liens qu'on avoit eu la précaution de lui paſſer aux pieds & aux mains. Il fallut même alors lui paſſer une ſangle ſur le milieu du tronc, pour l'obliger de ſe tenir couché. La violence de cet état ſembloit préſager quelque ſuite funeſte, mais tout tendoit à l'objet deſiré, qui étoit la reſtitution du ſentiment & du mouvement annihilés.

A cette époque, les doſes d'alkali furent diminuées & éloignées. Le délire augmenta inſenſiblement juſqu'au douzième jour, & diminua de même juſqu'au dix-huitième de la chute, qu'il ceſſa entièrement. Alors le malade fut tranquille; ſa raiſon, le ſentiment &

le mouvement de toute la machine ſe rétablirent parfaitement. Les fonctions des organes reprirent leur cours ; les plaies devinrent belles, & ſuppurèrent ; les ecchymoſes ſe diſſipèrent : les os fracturés furent remis en ſituation ; le cal ſe fit, & tout ſe termina par un dépôt critique au gros orteil du pied de la jambe fracturée. Sept ſemaines après, le malade ſortit de l'hôpital, pour aller vaquer à ſes occupations ordinaires, & rendre la vie à ſix enfans qu'il avoit. Je l'ai vu une année après ſon rétabliſſement, ſe portant très-bien, & travaillant à la conſtruction de la porte d'entrée du Palais-Royal.

On nous pardonnera de nous être un peu étendu ſur toutes les circonſtances du traitement que nous avons entrepris & ſuivi, du malheureux dont nous venons de rapporter l'heureuſe guériſon. Nous les avons crus en grande partie néceſſaires à l'inſtruction des jeunes gens, & pour exciter le zèle & l'émulation de ceux qui, dans de pareilles circonſtances, pourroient ſe décourager, & dont toute eſpérance de réuſſite ſeroit déconcertée à la vue des difficultés que préſente un ſpectacle de cette nature. L'exemple ſuivant ne ſervira encore qu'à les fortifier.

Au n°. 7 de la ſalle de la Vierge, dans le même hôpital de la Charité, fut couché en 1767 un machiniſte de l'opéra, âgé d'environ quarante ans. Tombé du haut du théâtre dans une des ouvertures ſouterraines, garnie de bancs & planches de ſupport, tout ſon corps étoit contus, & preſque ecchymoſé du côté gauche. Le quart du cuir chevelu antérieurement & du même côté, fut exactement enlevé, & renverſé ſur le côté de la face, juſques & compris la partie ſupérieure des attaches de l'oreille, où le péricrâne étoit déchiré & enlevé dans pluſieurs endroits, & ſingulièrement ſur le pariétal, de la largeur d'un écu. Une plaie tranſverſale ſur le tendon extenſeur du gros orteil du pied droit : ſon ſang avoit coulé par les oreilles, la bouche & le nez. L'état comateux où il étoit, ainſi que la diminution du ſentiment & du mouvement de ſes membres, ne laiſſoit aucun doute qu'il n'y eût épanchement dans la tête.

Après avoir étuvé & lavé, ôté les ordures & les cheveux impliqués dans le péricrâne reſté ſur les os, & le lambeau de cuir chevelu renverſé, il fut remis en ſituation, & contenu à la faveur de pluſieurs bandelettes ointes avec

la colle *acétimone* (*a*), qui l'assujettirent avec toute la précision possible. On donna immédiatement après six gouttes d'alkali fluor, dans trois cuillerées d'eau, qu'on répétoit cinq & six fois dans les vingt-quatre heures. L'affection comateuse se dissipa ; les ecchymoses disparurent ; le lambeau du cuir chevelu s'adhéra, & ses bords se cicatrisèrent ; & enfin la maladie se termina par un petit dépôt critique au gros orteil du pied gauche, & le malade sortit de l'hôpital, parfaitement guéri, vingt-six jours après sa chute.

Je me dispenserai de rapporter une infinité d'autres faits à peu près du même genre. Ceux qu'on vient d'exposer, suffisent pour prouver qu'on doit considérer l'alkali-fluor-ammoniacal, indépendamment de toutes les propriétés qu'on lui remarque depuis peu, comme un spécifique souverain pour dissoudre le sang épanché dans les cavités, ainsi que celui qui s'infiltre dans le tissu cellulaire & les graisses, pour rendre le ton aux parties contuses, tombées dans l'inertie ; & qu'il est en même temps un défensif certain contre les effets périlleux

(*a*) Gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre.

de ce même ſang extravaſé & putréfié, lorſque la réſorption s'en fait ſur les parties nobles du corps. D'après ces exemples, les jeunes gens de l'art n'héſiteront point ſur la ſalutaire application qu'ils en pourront faire en faveur des malheureux, au ſecours deſquels ils ſe trouveront appelés.

Les deux derniers bleſſés, qui ſont le principal ſujet de nos obſervations, avoient du ſang extravaſé dans la cavité du crâne. Ils étoient inconteſtablement dans le cas décrit, où la plupart des praticiens preſcrivent le trépan, afin de donner iſſue au ſang épanché, & par-là préſerver le malade des effets funeſtes qu'il occaſionne, non-ſeulement par ſa préſence, mais encore par ſa perverſion maligne, dont les ſuites ſont mortelles au moment qu'il eſt réſorbé, & rentré dans le torrent de la circulation.

L'uſage de l'alkali-fluor qui pourvoit à tous ces accidens, doit nous faire rejeter, autant qu'il eſt poſſible de s'en diſpenſer, cette opération toujours très-dangereuſe par elle-même, ſi bien faite qu'elle ſoit, laiſſant des incommodités après la guériſon, ſi toutefois on eſt aſſez heureux pour l'obtenir. Souvent elle devient inutile, vu qu'on ne rencontre pas le ſang épanché ſous les os qu'on a perforés avec la cou-

ronne du trépan, n'ayant pas assez de signes caractéristiques pour décider le lieu de l'épanchement, avec cette précision qui seroit nécessaire, lorsqu'il s'agit d'une opération aussi grave, & dont on a cruellement abusé dans des temps moins éclairés.

Quel malheur pour l'opérateur, ainsi que pour le malade, lorsque l'épanchement est du côté opposé à celui que l'on présumoit ! quelle doit être la répugnance du premier à recommencer une nouvelle opération, pourtant indispensablement indiquée, puisque la vie du malade dépend de la rétraction du sang extravasé ! Ajoutons encore, qu'on a vu des occasions où il ne s'est point trouvé de sang épanché dans la tête, après l'avoir cherché vainement par des ouvertures de trépan dans plusieurs endroits de sa superficie, & que les accidens qui l'avoient fait soupçonner venoient d'autres causes.

Ces raisons sont plus que suffisantes pour nous faire connoître de quelle importance il est de ne se déterminer à cette opération, que lorsqu'elle est visiblement démontrée nécessaire. Nous ne nous la permettrons jamais que dans deux cas où elle nous paroît indispensable. Premièrement, celui où les os du crâne sont enfoncés de manière à comprimer les organes

qu'ils renferment, au point d'interdire les facultés au malade. Si ces facultés ne souffrent pas de l'enfoncement des os, quoique sortis de leur niveau, non-seulement le trépan devient inutile, mais c'est hasarder inconsidérément sans nécessité un moyen dangereux. Lorsqu'on sera forcé de l'exécuter, les premiers moyens seront le tire-fond, les élévations, &c. S'ils ne remplissent pas l'objet qu'on se propose, qui est de relever les os enfoncés, on perforera avec le trépan le rebord de l'os opposé à celui qui est fracturé & enfoncé. Comme il est fixe, il fournit un point d'appui solide à l'élévatoire, qui doit concourir avec le tire-fond engagé sur la pièce d'os enfoncée, à la relever dans sa situation naturelle, ou autant qu'il est nécessaire pour voir cesser les accidens auxquels son déplacement donnoit lieu.

Le second cas où il est absolument nécessaire de trépaner, est lorsqu'un éclat d'une ou plusieurs esquilles d'os piquent ou percent la dure-mère. Cette opération ne sera même exécutée dans cette circonstance, qu'après avoir reconnu l'impossibilité d'enlever quelque fragment d'os du lieu de la fracture, par l'extraction duquel on puisse se faire un passage suffisant pour appréhender avec des pincettes exactement faites,

les esquilles ou fragmens d'os qui occasionnent les accidens qui donnent lieu à cette entreprise.

Les os enfoncés étant relevés, leurs éclats réintégrés, & les esquilles ôtées avec le moins de violence possible, les plaies faites aux os ou à la dure-mère seront simplement pansées avec des médicamens doux, tels que le jaune d'œuf avec le miel rosat. Tout médicament spiritueux, autre que le vin coupé d'eau ou de miel rosat, doit être proscrit, non-seulement des plaies qui pénètrent dans le crâne, mais encore de celles des parties molles qui le recouvrent; car leur action trop stimulante occasionne des accidens graves, qu'on rapporte mal-à-propos à d'autres causes. Dès que les plaies sont détergées, il n'y a plus d'inconvénient de les panser à sec, sans tamponner. Il m'a paru que le défaut de succès dans le trépan, & la guérison des plaies à la tête, venoient de l'abus de se servir de médicamens spiritueux, & du tamponnage.

Les plaies du crâne avec perte de substance aux os, permettant l'issue des parties contenues dans leur enceinte, donnent lieu à des suites fâcheuses, si on n'a pas la précaution de les contenir dans leur situation naturelle. Cet objet semble mériter la plus grande attention.

Le meilleur moyen de remédier à la perte de ſubſtance des os, eſt la plaque de plomb laminée, percée de quelques petits trous, & placée dans l'épaiſſeur des os, à la partie la plus baſſe de leur lame interne. Ce moyen artificiel contient la dure-mère dans ſa ſituation naturelle ſans la comprimer : les ſucs oſſeux qui propagent le diploé, engrènent la plaque, & bientôt l'aſſujettiſſent de manière à ſuppléer les os pendant le reſte de la vie du malade.

Nous terminerons ces obſervations par un réſumé général & ſuccint des propriétés reconnues de l'alkali-volatil-fluor, tant d'après nos expériences particulières, que d'après celles qui en ont déja été publiées tout récemment par M. Sage, afin d'étendre & multiplier autant qu'il eſt poſſible dans la ſociété, la connoiſſance des ſecours qu'elle peut tirer de ce merveilleux ſpécifique, en l'éclairant ſur l'application ſalutaire qu'on en peut faire en différentes circonſtances, & ſur la manière de l'adminiſtrer utilement & ſans inconvéniens.

Nous diſons que *l'alkali-volatil-fluor-ammoniacal*, non-ſeulement eſt un puiſſant ſtimulant, mais qu'il agit encore en ſe combinant avec les eſprits volatils, acides & coagulans du ſang & de la lymphe, qui embarraſſent le

poumon, la ſubſtance molle du cerveau, & même la contexture générale de la machine.

Sa combinaiſon avec les acides méphytiques, en neutraliſe & détruit promptement les effets terribles; & ſa vertu ſtimulante & tonique rétablit avec la même activité le ſentiment des organes fortuitement perdu. Il opère en même temps la réſolution du ſang extravaſé par la rupture des vaiſſeaux ſanguins, à la ſuite de quelques chutes ou coups conſidérables, & prévient ſans autre agent les effets funeſtes qu'occaſionne ſon alkaleſcence ou altération, lors de la réſorption qui s'en fait dans la circulation. C'eſt cette qualité réſolutive & reſtaurative du ſang coagulé, qui le rend efficace contre la morſure des reptiles venimeux, dont l'acidité cauſe extravaſation de ſang & ecchymoſes à l'endroit mordu & aux environs, ainſi qu'on peut le voir dans les Mémoires de l'Académie, année 1747, à l'occaſion de la morſure d'une vipère, faite au ſieur Vital, herboriſte, à une herboriſation au haut de Montmorency, le 25 juillet de la même année, dont M. Bernard de Juſſieu a donné la relation, & ainſi que je l'ai obſervé moi-même, comme témoin oculaire, étant à cette herboriſation,

& ayant ſuivi la cure du ſieur Vital juſqu'à ſa parfaite guériſon.

Le même *alkali-volatil-fluor-ammoniacal* eſt encore reconnu comme le principal remède, le plus prompt & le plus ſouverain, pour combattre toutes les aſphyxies cauſées par les acides volatils coagulans ou ſuffoquans : tels ſont les moufettes, les acides des fermentations vineuſes, les vapeurs acides & méphytiques qui ſe dégagent des charbons embraſés, ou qui s'exhalent de quelques ſouterrains, & en général de tous les lieux où l'air n'eſt point renouvelé & croupit ſur lui-même. C'eſt ce même air fixe & concentré dans le poumon, qui occaſionne l'aſphyxie dans les noyés. Tel eſt encore l'acide coagulant qui ſe trouve dans la morſure de la vipère, dans la piquure du ſcorpion, des abeilles, fourmis, frêlons, & autres inſectes qui ſont répandus ſur la ſuperficie du globe. Enfin, il détruit l'effet ſubtil & délétère des flèches, aiguilles & armes empoiſonnées des peuples ſauvages. Il préſerve de la mort ceux qui auroient le malheur de manger du fruit du mancanillier (*a*), ou d'être ſeulement touchés

(*a*) Arbre laiteux très-commun aux Antilles & dans pluſieurs parties de l'Afrique, qui produit des pommes

par le ſuc qui découle de ſon écorce, de ſes feuilles & de ſes fleurs, dont les effets ſont auſſi prompts que ceux qui réſultent des bleſſures faites avec les armes empoiſonnées des peuples chez qui cet arbre croît; ainſi que quelques autres plantes dont les ſubſtances ſont également mortelles, telles que la liane ou béjuque (*b*), l'ahouai (*c*), &c.

---

dangereuſes, très-reſſemblantes à nos pommes d'apis. Ceux qui, après en avoir mangé, n'avalent pas auſſitôt une cuillerée d'huile d'olive, ne peuvent trouver de remède contre la mort. Le ſuc qui ſe trouve ſous l'écorce de l'arbre, eſt auſſi un poiſon fort ſubtil, dont les Sauvages ſe ſervent pour empoiſonner la pointe de leurs flèches. L'ombre même du mancanillier eſt nuiſible; & la viande cuite au feu de ſon bois, contracte des qualités qui le ſont auſſi.

(*b*) La liane ou béjuque naît dans les marais & les terres noyées de l'Amérique méridionale. Le jus de ſa racine, cuite & réduite en ſirop, ſert pareillement à empoiſonner les flèches des Sauvages.

(*c*) L'ahouai eſt un arbre toujours vert, qui croît aux îles & dans le continent auſtral de l'Amérique. Ses fleurs, à quelques nuances près, reſſemblent à celles du *nérion* ou laurier-roſe, qui eſt de la même famille. Cet arbre contient un ſuc laiteux extrêmement âcre & nuiſible. En général, tous les végétaux tithymales ou lacteſcens, depuis la campanule juſqu'au figuier, ſont

Il eſt préférable à tout autre moyen dans l'apoplexie, ſur-tout à celui de la ſaignée. Il préſerve de la paralyſie, qui ordinairement en eſt la ſuite, & la diminue lorſqu'elle eſt déclarée, ſi on perſévère de l'adminiſtrer à fortes doſes, qu'on répète au moins ſix fois dans les vingt-quatre heures.

On le préconiſe pour préſerver de la rage, lorſqu'on a eu le malheur d'être mordu par un animal enragé. On en met ſur la plaie, & on imbibe les linges qui l'enveloppent, dans de l'eau où ſera mis un ſixième d'alkali-volatil. On le donne en même temps intérieurement à fortes doſes.

Appliqué ſur les brûlures, il en fait ceſſer la douleur; s'il s'eſt formé des cloches, on les coupe, & on recouvre la plaie avec des linges trempés dans de l'eau ſimple, où l'on a verſé un ſixième d'alkali-volatil-fluor.

On préſume qu'il eſt efficace pour les coups de ſoleil, appliqué, comme dans la brûlure, ſur

---

indubitablement poiſons plus ou moins vifs; & la ſubſtance laiteuſe de notre figuier, dont les fruits ſont ſi ſucrés, tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

l'endroit qui l'a reçu, & en le donnant également par la bouche, ſur-tout s'il y a mal de tête violent. On peut voir là-deſſus les obſervations publiées par M. Sage, où les propriétés de l'alkali-volatil-fluor, dans bien des circonſtances, ſont détaillées d'une manière inſtructive & ſatisfaiſante.

Les doſes de l'alkali-fluor dans les cas cités dans mes Obſervations, y ſont indiquées. Peut-être y ſont-elles trop ménagées; je penſe qu'on peut les augmenter dans les cas graves, tels que ceux de l'orgaſme annihilé par les chutes, l'apoplexie & l'aſphyxie; mais je préviens que dans tous les cas il faut éviter de bleſſer par le contact de l'alkali, les organes du goût. On doit même ſe faire une loi d'en diminuer le goût déſagréable, lorſque le ſentiment eſt revenu aux malades : alors on préférera l'alkali-volatil-huileux-aromatique de Sylvius pour l'intérieur, dont la doſe eſt depuis douze gouttes jusqu'à quarante, dans un petit gobelet d'eau commune, ou dans un lavement.

L'eau de Luce, par ſon état ſavonneux, a moins de cauſticité pour l'adminiſtrer intérieurement, que l'alkali-fluor pur. La plupart des cures qu'on a obtenues jusqu'ici avec l'alkali-

fluor, modifié par l'huile de ſuccin, ont été opérées avec celui qui eſt connu ſous cette dénomination.

Lorſqu'il n'y a point de plaie ni éroſion à la peau, on peut baſſiner, ſans addition d'eau, avec l'alkali-fluor, les endroits piqués par les inſectes, la morſure des reptiles venimeux, & même des animaux enragés; mais s'ils ont fait des dilacérations trop conſidérables, & qu'elles ſoient récentes, il ſuffira de lotionner leurs environs avec de l'alkali pur, qu'il ſera prudent d'étendre dans de l'eau pour baſſiner les plaies, afin d'éviter l'irritation qu'il pourroit occaſionner en l'appliquant pur. On veillera en général à ce qu'il ne faſſe point de corroſion ſur les organes, ſoit qu'on l'applique extérieurement, ſoit qu'on le donne intérieurement.

Les doſes où il doit être pris intérieurement, ſont de ſix à dix & douze gouttes dans trois ou quatre cuillerées d'eau, ſur-tout lorſque les malades n'ont point la faculté d'avaler. Il vaut mieux le répéter plus ſouvent à de moindres doſes, que de les expoſer à avoir la bouche corrodée, & les rebuter par ſon goût déſagréable & mordicant. On calme ſes effets avec de

l'eau pure, dont on fait avaler un peu, ou qu'on applique ſur les parties où il a fait trop d'impreſſion.

On augmentera la quantité d'eau à proportion de la doſe de l'alkali - fluor ordinaire, qu'on peut adminiſtrer à celle de vingt à vingt-cinq gouttes, dans le cas où il s'agit d'exciter un fort ébranlement, pour rappeler le ſentiment & le mouvement de la machine, lorſqu'elle l'a perdu par quelques cauſes décrites ci-deſſus.

Dans tous les cas cités, ſoumis aux propriétés de l'alkali-fluor, il convient de l'appliquer en topique, & de le donner intérieurement le plutôt poſſible; d'en répéter fréquemment l'uſage dans les circonſtances critiques; de veiller avec ſoin à tout ce qui ſe paſſe, & ſur-tout de ne jamais ſe rebuter, qu'il ne ſoit bien démontré qu'il ne reſte plus de reſſources pour rappeler le malade à la vie.

Si, lorſqu'on eſt appelé, les progrès du mal ſont conſidérables, au point qu'ils faſſent déſeſpérer de ſon ſalut, on tentera toujours ſur le champ de lui en faire avaler & reſpirer, en lui introduiſant ſa vapeur volatile dans le nez, à la faveur de petits cornets de papier,

dont l'extrémité laiſſée en dehors ſera mouillée. Si le malade n'a pas la faculté d'avaler, ou en verſera au fond de la bouche, étendu dans un peu d'eau, en lui agitant doucement la gorge extérieurement, afin de le faire deſcendre dans l'œſophage. On peut auſſi le donner à fortes doſes dans des demi-lavemens, qu'on répétera deux & même trois fois, à peu de diſtance l'un de l'autre, enfin, juſqu'à ce qu'il demeure pour conſtant que tout moyen humain devient inutile.

Il eſt abſolument néceſſaire que tous les gens de l'art ſoient munis d'un petit flacon d'alkali-fluor; qu'ils en aient chez eux en réſerve, parce qu'en le portant ſur ſoi il ſe diſſipe, lors même que le flacon eſt bien fermé. Les Curés & les perſonnes aiſées dans les campagnes doivent en avoir chez elles, afin d'en fournir à ceux qui en auroient beſoin, & qui n'auroient pas le moyen ou la facilité de s'en pourvoir.

Il ne faut jamais donner l'alkali-fluor dans des véhicules acides, ni l'aſſimiler avec des ſubſtances qui envelopent trop ſon action ſtimulante, notamment lorſqu'il eſt eſſentiel de redonner de l'énergie aux organes, dont le ton eſt perdu ou trop affoibli. Dans tous les cas il eſt néceſſaire de le laiſſer dans toute ſon acti-

vité, & on évitera de donner aucune boiſſon acide ni mucilagineuſe : l'eau pure, ou tout au plus panée, doit faire la boiſſon ordinaire des malades à qui on l'adminiſtre.

Obſervation envoyée tout récemment à l'Auteur par une perſonne de l'art.

Un homme fort & robuſte tomba de manière qu'il ſe fit une très-violente contuſion, & une plaie ſans fracture à l'occiput. On le porta à l'hôpital où je l'examinai : il étoit preſque muet, ne pouvant plus dire que *oui*, les yeux bien ouverts & fixes, &c; enfin, il avoit les ſignes les plus décidés d'une commotion au cerveau, maladie qui approche beaucoup de l'apoplexie. La pléthore vraie étoit chez lui très-décidée, en conſéquence je le ſaignai deux fois du pied en vingt-quatre heures, & lui ordonnai un mélange avec de l'alkali fluor. J'ordonnai qu'on le fît confeſſer d'abord qu'il auroit recouvré la parole, car je craignois que la cure ne fût que palliative. Je l'examinai enſuite; &, comme il paroiſſoit ſourd depuis ſa chute, je lui parlai fort haut à l'oreille, pour voir s'il m'entendroit. Je lui demandai d'abord s'il vouloit aller en paradis; il me répondit que *oui*. Tout le

monde fut satisfait, & en même temps surpris de me voir rire, car je devinois presque ce qui alloit arriver. Je lui demandai aussi s'il vouloit aller en enfer ; & il répondit encore *oui*, &c. Cependant l'usage de l'alkali à petites doses, & souvent répétées, agit si efficacement, que, dès l'après-dînée, il parla & fut beaucoup mieux ; il attrapa même sa bouteille, & but tout à-la-fois le mélange qu'elle renfermoit, qui contenoit au moins quatre-vingt-dix gouttes d'alkali. Il en devint furieux, & on fut obligé de le lier à bien des reprises. Le lendemain il étoit retombé dans sa perplexité. Je le fis purger, & lui ordonnai encore un mélange avec l'alkali. Il fut purgé extraordinairement ; &, quoique ce mélange lui fît du bien, il attrapa une seconde fois sa bouteille, qui le rendit encore furieux, & le guérit ensuite au point qu'il est sorti de l'hôpital le quatrième jour. J'ai su qu'il s'est bien porté depuis, & qu'il n'est guère moins brutal ni moins fou qu'il n'étoit ci-devant (*a*).

(*a*) Il y a toute apparence que le malade dont il s'agit dans cette observation, étoit fou avant l'usage de l'alkali fluor ; car, loin de rendre fou, on guériroit par son moyen certains genres de folie. Je n'ai jamais vu que ceux à qui j'en ai fait prendre soient devenus fous.

COMPOSITION
DE
L'ALKALI VOLATIL FLUOR.

De l'Alkali volatil, en général.

L'ALKALI-VOLATIL eſt le même dans tous les règnes, animal, végétal & minéral, & ne diffère que par ſon degré de pureté. Il eſt connu généralement ſous les noms d'*eſprit volatil de ſel ammoniac*, d'*eſprit urineux*, d'*eſprit de corne de cerf*, de *ſel d'Angleterre*, & d'*eau de Luce.*

Cet eſprit, ſous forme liquide, ſe nomme *alkali-volatil-fluor.* On nomme *concret* celui qui eſt ſous la forme de ſel.

L'alkali-volatil ne ſe rencontre jamais à nu dans les mixtes; celui qui exiſte dans les végétaux, eſt toujours combiné avec un acide, & dans le règne minéral, avec certaines ſubſtances métalliques, telles que le cuivre, le mercure, &c.

On lui a donné le nom d'*alkali*, parce qu'on lui a reconnu quelques-unes des propriétés

qu'on obtient de la plante nommée *kali* ou *ſoude*. La partie ſaline qu'on tire de la combuſtion des végétaux, ſe nomme *ſel alkali-fixe*.

L'énergie de l'alkali-volatil diffère, ſuivant le procédé dont on s'eſt ſervi pour le dégager de ſa baſe, & les aſſimilations qu'on y fait d'huiles eſſentielles, & de ſubſtances aromatiques.

PROCÉDÉ *pour obtenir l'alkali volatil fluor.*

Il faut mêler exactement une partie de ſel ammoniac pulvériſé, avec trois parties de chaux éteinte à l'air, & introduire le tout ſéparément dans une cornue, en y verſant le même poids d'eau commune que de ſel ammoniac. Il faut adapter & luter à la cornue un grand récipient ou ballon percé à ſon corps d'un petit trou, qu'on bouche avec une eſpèce de fauſſet compoſé de cire amollie. On procède à la diſtillation au feu d'un fourneau à réverbère ; & dans le commencement de la diſtillation on laiſſera le *foramen* du ballon ouvert ; mais ſur la fin on peut le tenir fermé avec le bouchon de cire ou un emplâtre, vu qu'alors le dégagement de l'air n'eſt plus à craindre, & qu'il ſe feroit

une trop grande évaporation, en pure perte, de l'esprit volatil, par ce trou du ballon. La distillation finie, on entonne l'esprit dans des flacons bien bouchés.

Cet alkali-volatil est très-fort, lorsqu'on n'en a tiré qu'une livre d'un mélange où l'on avoit employé une livre de sel ammoniac. Celui qu'on obtient par ce procédé, est limpide & très-pénétrant; il est un des plus énergiques. Si on le mêle avec quelque huile essentielle, il est dans un état savonneux.

PROCÉDÉ pour obtenir l'Alkali volatil concret, sous forme de sel.

Mettez une partie de sel ammoniac avec une partie & demi d'alkali-fixe de tartre, dans une cornue de verre; adaptez-y un fuseau avec le récipient; & le tout bien luté, procédez à la distillation, au feu gradué d'un fourneau de réverbère. L'alkali se concrète, & tapisse les parois du fuseau. On le détache, & on le met dans des flacons bien bouchés, car ce sel s'évapore à l'air. Si on le dissout dans l'eau, il prend le nom *d'esprit de sel ammoniac.*

L'alkali-volatil retiré des substances animales, s'il n'est pas bien séparé de toute l'huile, en conserve l'odeur. En général, les alkalis-

volatils ont d'autant moins d'énergie qu'ils contiennent plus d'huile.

Le sel d'Angleterre est un alkali-volatil-concret bien rectifié, tiré de la soie. Souvent on emploie sous ce nom un mélange de sel ammoniac & de chaux éteinte dans un flacon bien bouché, de sorte que le dégagement de l'alkali-volatil par la chaux, se produit à l'instant où l'on secoue & ouvre le flacon, & s'arrête aussi-tôt qu'on le ferme. Ce procédé simple peut suffire dans le cas où l'on doit rapeler à la vie, par l'odorat, les personnes tombées en syncope par foiblesse, ou par les effets d'un air asphyxique.

*PROCÉDÉ pour aromatiser l'esprit volatil de sel ammoniac, connu sous le nom d'*esprit volatil huileux aromatique de Sylvius.

Prenez *écorces récentes de citrons & d'oranges*, de chacune six gros.

Vanille & macis, de chacun deux gros.

Gérofle, demi-gros.

Canelle, un gros.

Sel ammoniac, quatre onces.

On concasse toutes ces substances, & on les met dans une cornue de verre, où l'on

verſe *eau de canelle ſimple*, *& eſprit de vin rectifié*, de chacun quatre onces.

On fait digérer ce mélange pendant quelques jours, en l'agitant de temps en temps; & enſuite on ajoute dans la cornue,

Sel de tartre, quatre onces.

On adapte à la cornue un ballon percé d'un petit trou ou *foramen ;* on lute exactement, & on diſtille au bain-marie : on conſerve dans des flacons bien bouchés la liqueur qui en provient. Cet eſprit jaunit en vieilliſſant, & forme des criſtaux dans les flacons. Comme il eſt un des moins énergiques, on le donne à plus grandes doſes.

L'eau de Luce eſt un mélange & combinaiſon d'alkali-volatil avec quelque huile eſſentielle, telle que de ſuccin, &c. Cette combinaiſon donne un mélange blanc-laiteux. L'eau de Luce a moins d'énergie que l'alkali-volatil-fluor, mais elle eſt moins cauſtique & moins déſagréable à avaler. Elle tient le milieu entre lui, & celui qui eſt aromatiſé ſelon le procédé ci-deſſus de Sylvius.

Nous préférons toujours ce dernier pour le donner intérieurement, comme étant moins ſujet à éroder les organes de la déglutition, & comme celui dont le goût & l'odeur ſont

moins

moins rebutans. En doublant ou triplant les doſes, nous avons remarqué qu'il produiſoit les mêmes effets que l'autre, ſans en avoir les inconvéniens.

Il eſt à préférer pour remplir les flacons de poche, vu qu'il ne cautériſe point le nez & la bouche de ceux à qui on le fait reſpirer & avaler; tel qu'il arrive ſouvent des effets de celui qui s'obtient par le premier procédé.

FIN.